



“ Je
craignais de
publier sous
mon vrai
nom, par
fierté. Le jeu
de mots
paraîtra
grossier, mais
j'avais peur
de prendre
un bouillon.
”



L'horloger plonge dans le tourbillon du cœur en peine

Elie Bernheim Loin d'un fils à papa, l'héritier de la maison Raymond Weil fait converger ses passions dans son premier roman, «Table pour trois à New York».

Cécile Lecoultré Textes
Lucien Fortunati Photo

A 40 ans, Elie Bernheim estime qu'il était temps pour lui de publier. Non pas que le Genevois ait jamais travaillé un plan de carrière. «Tout au long de mon parcours, l'écriture ne m'a jamais quitté. J'y pensais souvent, trop souvent.» Le violoncelle et le piano, puis la gastronomie, la société familiale enfin, retardent l'écrivain. Ce n'est pas toujours évident de se dire: «Suis-je vraiment épanoui dans ce que j'entreprends? Est-ce que je suis utile?» En disant cela, je vous confesse à demi-mot que l'écriture représente une jolie échappatoire...»

Il tient la cadence comme ça, cet héritier de la dynastie Raymond Weil, suivant un avenir tout tracé qu'il barre d'harmonieuses lignes de fuite, toujours dans le bon tempo. Avec «Table pour trois à New York», premier roman insolite, l'entrepreneur se dit enfin en phase avec des aspirations littéraires qui le tenaillent depuis l'enfance. Le Genevois fait remonter ce défi à un rituel instauré par sa mère, «aussi loin qu'il s'en souviennent». À chacun de ses anniversaires, elle lui offre un tome de la Pléiade. «Pas forcément le cadeau rêvé pour un enfant...»

L'image du gosse de riche élevé dans la soie et la délicatesse du papier bible prête à sourire. «J'ai apprécié cette coutume sur le tard, j'en ai retenu l'importance de la transmission, plus que le signe d'un milieu privilégié. Devenu moi-même parain, je perpétue à mon tour cette tradition.» Fils à papa, lui? Le cliché ne résiste guère, que l'écrivain prend d'ailleurs un malin plaisir à dégommer dans «Table pour trois à New York».

Sur la classieuse couverture photographiée noir et blanc, le titre affriole à la manière d'un soap opera. En ouverture, les ingrédients semblent promettre une comédie romantique troussée avec l'ingénuité d'un cru de Marc Levy millésimé années 2000. Ouvrant son journal intime, Gabriel, grand cuisinier beau gosse, brûle d'une incandescente passion pour Norah, sa jeune et belle épouse, star de la musique classique. Chez ces gens-là, ça voyage en première pour éviter le jet-lag des sentiments, ça hésite entre caille et perdreau, ça cuisine sur une gazinière Lacanche et les fenêtres donnent sur des squares truffés de magnolias. Pour tout dire, les enfants fréquentent les Lycées Français du monde entier.

Dans le luxe de détails cosmopolites surgissent ici et là des anomalies. Première dissonance, Norah pratique la trompette, instrument peu souvent mis en valeur chez les héroïnes. D'autres légers couacs percutent la table dressée pour trois.



Cherchez l'intrus, l'intruse. D'un prévisible flirt avec l'adultère, l'intrigue glisse vers le roman noir, pince les cœurs avec une cruauté grinçante et laisse sur des points de suspension. Le tome II est en cours.

Tolérance émotionnelle

Tout autant que l'exactitude, les horlogers aiment les complications, du tourbillon qui défie la gravité au calendrier perpétuel qui bataille avec l'éternité. Elie Bernheim soigne la forme. Chez lui, la polyphonie des confidences reflète le seuil de tolérance émotionnelle. Lui qui dit apprécier la sagesse d'Elie Wiesel comme le suspense de Maxime Chattam, use de la vieille recette inventée par Akira Kurosawa, cet effet «Rashōmon» qui donne à voir une même situation sous plusieurs angles. «Nos perceptions du monde changent à différents stades de l'existence. Ainsi, ce n'est qu'une fois devenu père, que j'ai saisi l'angoisse qui a dû étreindre mes parents quand mon frère est tombé gravement malade. Moi, j'étais encore un gamin, je me sentais «satellitaire», épargné de cette peur. Quand mon fils est rentré avec un gros bleu au genou, j'ai compris.» La confiance reste pudique. «Oh, mon frère est aujourd'hui beau et en pleine forme. Mais j'en garde une peur de la mort qui m'anime au quotidien.»

L'affaire se corse encore. Ainsi, Elie Bernheim, avant de reprendre la société familiale, a hérité de la ferveur musicale de sa mère, pianiste émérite. «Dès l'âge de 3-4 ans, j'ai appris la discipline par une pratique assidue, explique le violoncelliste aguerrri, qui ne travaille pas son instrument en dilettante. C'est ainsi que vous pouvez trouver le temps des pas de côté.» Premier grand écart, le jeune homme suit une inclination toute personnelle quand il rentre à l'École hôtelière de Lausanne, en sort diplômé, ouvre deux restaurants à Genève. «Dans la famille, seule ma grand-mère pratiquait vraiment. Elle se moquait toujours de moi quand je la visitais: «Tu ne viens à Strasbourg que pour manger!» Le week-end dernier, j'ai encore cuisiné son pain de viande. Là encore, il s'agit de transmission.» Le même souci qui le pousse à écrire: «Pour que mes deux en-

fants me lisent un jour.»

Mais ironise-t-il, «comme le fils de médecin qui suit la voie paternelle, j'ai baigné dans l'horlogerie, entre art et business.» Telle la trotteuse sur le cadran, la tradition familiale l'a rattrapé. «Chaque prise de décision implique une part de renoncement. Nous ne sommes pas figés dans nos choix, il faut pouvoir les remettre en question.» Ainsi ne regrette-t-il pas un instant la vie d'homme d'affaires nomade dans les aéroports que le coronavirus a brutalement bloquée. «La crise a ce mérite de donner à réfléchir, j'ai redécouvert le bonheur d'être plus présent à la maison, d'épargner l'empreinte carbone, d'aller faire la queue pendant plus d'une heure pour acheter des trévises et des radis nouveaux aux maraîchers du quartier.»

L'image d'Épinal guette. Il nuance. «Malheureusement, je vois déjà le mouvement du retour aux habitudes du passé. Pourtant, plus besoin d'attendre devant les étals!» Le temps, toujours... Il l'a pris pour entrer en littérature ou, selon sa formule, «a été jeté dedans». «Il m'a fallu assumer ce roman, oser aller me frotter à l'opinion des autres. J'avais d'abord envoyé mon manuscrit à Ivan Slatkine sous un pseudonyme. Je craignais de publier sous mon vrai nom, par fierté. Le jeu de mots paraîtra grossier, mais j'avais peur de prendre un bouillon.» Au 3e tirage, il peut se rassurer. «Table pour trois à New York» se libère à la bonne heure.

Bio

1980 Naissance. «J'ai grandi avec Roger Federer, nous avons le même âge, je suis un fan absolu. Sa victoire à Roland-Garros en juin 2009, celle qui manquait... à en pleurer de joie!» **2006** Après son diplôme de l'École hôtelière de Lausanne, dirige deux restaurants à Genève, rejoint l'entreprise Raymond Weil. **2007** Visite et souvenir ému du domaine du Vieux Télégraphe, Châteauneuf-du-Pape. **2010** Naissance de son fils. **2013** Naissance de sa fille. **2014** CEO de la maison Weil, crée une montre en hommage à son grand-père. **2017** Séjour à New York, qui inspire son premier roman. **2020** «Table pour trois à New York» aux éditions Slatkine. En écrit la suite.